

LES VALEURS CONSTITUTIVES DE L'IDENTITE DOGON DANS *L'EMPREINTE DU RENARD* DE MOUSSA KONATE

THE CORE VALUES OF DOGON IDENTITY IN MOUSSA KONATÉ'S THE FOX'S FOOTPRINT

Dr Ibréhima YEBEIZE, Littérature orale africaine
Institut de Pédagogie Universitaire (IPU), Bamako, Mali
Email : yebeizeibrahim@gmail.com

Résumé :

À travers une enquête policière menée par le commissaire Habib dans le village fictif de Pigui, situé au cœur du pays dogon, *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté dépasse le simple cadre du roman policier pour interroger en profondeur les fondements culturels, éthiques et identitaires de la société dogon. Sous l'apparence d'une intrigue criminelle, l'œuvre révèle un univers symbolique dans lequel les normes sociales, les valeurs morales et les croyances traditionnelles jouent un rôle central dans le maintien de la cohésion communautaire. Le roman invite ainsi à une réflexion sur la place des vertus humaines essentielles — telles que l'honneur, l'amitié et la solidarité — dans toute société en quête de stabilité et d'harmonie. Cette étude s'inscrit dans une perspective sociocritique, mobilisant une méthodologie qualitative en s'appuyant sur un cadre théorique postcolonial et afrocentré. Elle vise à mettre en lumière les valeurs constitutives de l'identité dogon telles qu'elles sont mises en scène dans l'univers fictionnel de Konaté. La problématique centrale s'articule autour de la question de la contribution des valeurs traditionnelles dogons à la construction et à la préservation d'une identité collective confrontée aux dynamiques de la modernité. L'analyse s'organise autour de cinq axes majeurs : la sacralisation des valeurs morales comme fondement du lien social ; le rôle central de la parole, investie d'une dimension sacrée et régulée par des hiérarchies rituelles ; la relation étroite avec les ancêtres et le monde invisible dans l'interprétation des faits sociaux ; la solidarité communautaire, souvent manifestée par le silence collectif ; et enfin la ritualité, conçue comme un vecteur essentiel de transmission culturelle. Les résultats mettent en évidence une identité dogon à la fois dynamique, enracinée et résiliente, faisant du roman un véritable espace de médiation entre rationalité moderne et savoirs traditionnels africains.

Mots clés : Valeurs morales, Croyances traditionnelles, dogon, identité, honneur, solidarité.

Abstract

Through a police investigation led by Commissioner Habib in the fictional village of Pigui, located in the heart of Dogon country, *L'Empreinte du renard* by Moussa Konaté transcends the conventional framework of detective fiction to offer a profound exploration of the cultural, ethical, and identity foundations of Dogon society. Beneath the surface of a criminal plot, the novel reveals a symbolic universe in which social norms, moral values, and traditional beliefs play a central role in maintaining communal cohesion. In doing so, the work invites reflection on the place of essential human virtues—such as honor, friendship, and solidarity—in any society striving for stability and harmony. This study adopts a sociocritical perspective and employs a qualitative methodology grounded in a postcolonial and Afrocentric theoretical framework. Its aim is to highlight the core values that shape Dogon identity as represented in Konaté's fictional universe. The central research question focuses on how traditional Dogon

values contribute to the construction and preservation of a collective identity confronted with the dynamics of modernity. The analysis is structured around five major axes: the sacralization of moral values as the foundation of social cohesion; the central role of speech, endowed with a sacred dimension and regulated by ritual hierarchies; the close relationship with ancestors and the invisible world in interpreting social phenomena; communal solidarity, often expressed through collective silence; and finally, rituality as a key vehicle for cultural transmission. The findings highlight a form of Dogon identity that is at once dynamic, deeply rooted, and resilient, positioning the novel as a genuine space of mediation between modern rationality and traditional African knowledge systems.

Keywords : Moral values, traditional beliefs, Dogon, identity, honor, solidarity.

REVUE TOGUNA-USAGE RESTREINT

INTRODUCTION

Le roman *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté met en tension deux systèmes de régulation sociale aux logiques profondément distinctes : d'une part, celui de l'État moderne, fondé sur des procédures juridiques, une rationalité policière et une conception formelle de la justice ; d'autre part, un ordre traditionnel propre à la société dogon, structuré autour de valeurs communautaires, de normes sociales et d'une cosmogonie opérante. À travers l'enquête menée dans le village fictif de Pigui, à la suite de meurtres énigmatiques, l'auteur interroge les limites épistémologiques et pratiques des institutions modernes lorsqu'elles sont confrontées à des réalités culturelles qui excèdent leurs cadres d'interprétation. Au-delà de sa dimension policière, l'œuvre se présente comme un lieu d'analyse des dynamiques identitaires en contexte de crise. Elle met en évidence les tensions entre tradition et modernité, entre légitimité communautaire et autorité étatique, tout en révélant la persistance de logiques symboliques propres à la société dogon. Dans cette perspective, la présente étude se donne pour objectif d'analyser les valeurs fondatrices de l'identité dogon telles qu'elles se manifestent dans l'univers fictionnel de *L'Empreinte du renard*. Plus précisément, il s'agit de montrer en quoi ces valeurs structurent à la fois les représentations collectives, les interactions sociales et l'organisation narrative du roman. Cette réflexion s'articule autour de la problématique suivante : Quelles sont les valeurs essentielles qui fondent et organisent l'identité dogon dans l'œuvre de Moussa Konaté ? L'hypothèse directrice de ce travail est que l'identité dogon, telle que mise en scène dans le roman, repose sur un système axiologique cohérent, articulant valeurs morales, pratiques discursives et référents symboliques. Loin d'être statique, ce système se reconfigure au contact de la modernité étatique, donnant lieu à des formes de coexistence, de résistance et d'ajustement. Afin de vérifier cette hypothèse, l'analyse s'articule autour de cinq axes complémentaires : la sacralisation des valeurs morales (amitié, honneur), la parole ritualisée comme norme sociale, le rapport aux ancêtres et au monde invisible comme cadre interprétatif, la solidarité communautaire et le silence comme stratégies collectives, et enfin la ritualité comme vecteur de transmission culturelle et de pérennisation identitaire.

I. METHODOLOGIE

Pour répondre à la question, l'analyse adopte une méthodologie qualitative, fondée sur une lecture sociocritique du roman, en s'appuyant sur un cadre théorique postcolonial et afrocentré. Cette approche vise à interpréter les représentations culturelles à partir de leurs logiques endogènes, tout en déconstruisant les catégories universalistes issues des lectures exogènes.

Cette étude mobilise un cadre théorique postcolonial et afrocentré, qui privilégie l'intelligibilité des systèmes de pensée africains à partir de leurs propres logiques internes. L'approche postcoloniale, dans la lignée des travaux d'Edward Saïd, Homi Bhabha ou encore Ngũgĩ wa Thiong'o, interroge les effets persistants de l'hégémonie coloniale sur les représentations culturelles, les épistémologies et les formes de légitimation des savoirs. Quant à l'afrocentrisme, tel que théorisé notamment par Molefi Kete Asante, il propose une recentralisation des sociétés africaines autour de leurs référents culturels propres, en privilégiant une lecture des réalités sociales, politiques et spirituelles à partir de leurs logiques internes.

En refusant les grilles d'analyse exogènes, cette approche permet de restituer la cohérence symbolique et sociale des pratiques culturelles dogon telles qu'elles sont représentées dans le roman. Elle vise également à déconstruire les biais universalistes et rationalistes fréquemment associés à l'appréhension de l'image que présentent les sociétés africaines. Deux outils méthodologiques complémentaires guident l'analyse : la sociocritique, qui interroge les rapports entre le texte littéraire et les structures sociales qu'il représente ou critique ; et la pragmatique du discours, qui considère le langage comme un acte social porteur de normes, de valeurs et de positionnements identitaires.

Le corpus d'étude est constitué exclusivement du roman *L'Empreinte du renard* (M. KONATE, 2007) de Moussa Konaté. La démarche adoptée est qualitative et inductive. Elle repose sur une lecture approfondie et contextualisée des passages narratifs, dialogués et descriptifs où se manifestent les valeurs fondamentales de l'identité dogon. L'analyse croise les données textuelles avec des références issues de l'anthropologie africaine, en particulier sur la cosmogonie, les rites, les systèmes de valeurs et les normes sociales dogons. Le traitement du corpus s'organise en trois étapes principales :

- Repérage thématique des séquences dans lesquelles émergent explicitement ou implicitement les valeurs constitutives de l'identité dogon (amitié, honneur, parole, rituel, solidarité, etc.) ;
- Analyse discursive des modalités d'expression de ces valeurs, en mettant l'accent sur les usages symboliques de la parole, du silence, des gestes rituels et des interactions sociales ;
- Contextualisation anthropologique des éléments culturels évoqués dans le texte, afin d'en éclairer le sens au regard des pratiques et des représentations propres à la société dogon.

Cette méthodologie permet ainsi d'articuler étroitement l'analyse littéraire avec une compréhension socio-anthropologique des valeurs, pour mieux cerner les logiques identitaires à l'œuvre dans le roman.

II. RESULTATS

L'analyse du roman *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté met en lumière un ensemble cohérent de valeurs qui structurent l'identité dogon telle que représentée dans l'univers fictionnel de l'œuvre. Ces valeurs, loin d'être isolées ou anecdotiques, s'inscrivent dans un système normatif intégré qui régit les interactions sociales, les modes d'expression et les pratiques rituelles. Les résultats obtenus s'organisent autour de cinq thématiques principales : la sacralisation des valeurs morales, notamment l'amitié et l'honneur ; la sacralité attribuée à la parole ; la relation aux ancêtres et au monde invisible ; la solidarité communautaire, souvent manifestée par un silence collectif ; ainsi que la ritualité en tant que vecteur essentiel de la transmission culturelle. L'exploration approfondie de ces dimensions permet de comprendre comment l'identité dogon se déploie dans le texte, tout en illustrant les mécanismes par lesquels elle se maintient face aux dynamiques de la modernité.

1. La sacralité des valeurs : amitié et honneur

Dans *L'Empreinte du renard*, la société dogon est représentée comme un univers normatif où l'amitié et l'honneur ne constituent pas de simples qualités individuelles, mais s'inscrivent dans un système axiologique endogène à forte dimension sacrée. Ces valeurs ne relèvent donc pas de la subjectivité personnelle : elles organisent les rapports sociaux, régulent les conduites et garantissent la cohésion ainsi que la stabilité du groupe.

L'amitié y apparaît comme un lien institutionnalisé, fondé sur des obligations réciproques de loyauté, d'assistance et de protection. Elle est conçue comme un engagement total, qui dépasse la sphère affective privée pour devenir un véritable fait social, au sens où elle engage la communauté tout entière. Le texte souligne ce caractère sacré : « Chez les Dogonos ou Dogons, l'amitié est sacrée. Elle lie deux hommes depuis leur plus tendre enfance jusqu'à leur mort. L'ami, c'est le confident absolu, le plus-que-frère », (M. KONATE, 2007, p. 26-27). L'ami est donc investi d'un statut quasi lignager, ce qui confère à cette relation une valeur structurante dans le tissu social. En conséquence, porter atteinte à l'amitié revient à transgresser une norme fondamentale. Une telle faute appelle une sanction qui n'est pas seulement morale, mais aussi sociale, voire pénale. Le cas de Nèmègo illustre cette logique. Bien qu'il ne soit pas directement impliqué dans certaines malversations, sa proximité avec des individus fautifs tels que le maire et ses conseillers municipaux et sa trahison des codes de loyauté suffisent à le discréditer. Le jugement porté sur lui- « Il a piétiné l'amitié, il a donc piétiné notre dignité », (M. KONATE, 2007, p. 244).- montre que la rupture du pacte amical équivaut à une atteinte à la dignité collective. La faute individuelle se transforme ainsi en souillure sociale d'autant plus que pour les Dogon, « l'Amitié signifie droiture et honneur », des « valeurs qui sont des piliers de [la] société », (M. KONATE, 2007, p. 240).

L'honneur, quant à lui, est envisagé comme une valeur à la fois personnelle et collective. Il ne se limite pas à la réputation d'un individu, mais engage le lignage et, au-delà, la communauté. Toute atteinte à cet honneur rompt l'équilibre moral et appelle une réaction réparatrice. Le cocuage subi par Yadjè, conséquence de la relation entre Nèmègo et Yakoromo, dépasse la sphère intime : il devient un affront public. La réaction exigée — « Son affront doit être puni. Sinon tu resteras couvert de honte toute ta vie, et nous avec toi », (M. KONATE, 2007, p. 18)-manifeste le principe de responsabilité collective de l'honneur. L'injonction de l'oncle Kansaye (« Défie Nèmègo sur la falaise et tue-le ! », (M. KONATE, 2007, p. 24), montre que la restauration de l'honneur passe par une réponse violente, investie d'une dimension rituelle et normative. Le combat n'est pas présenté comme un acte de vengeance privée, mais comme une épreuve de légitimation sociale, où l'individu doit prouver son appartenance pleine à la communauté : « Tu es un Dogono, et tu dois le prouver », (M. KONATE, 2007, p. 24). La mort de Yadjè est alors interprétée non comme un échec, mais comme une consécration morale : « Yadjè est morte dans l'honneur et dans la dignité », (M. KONATE, 2007, p. 235).

Ainsi, à travers des dialogues fortement dramatisés, le récit met en scène un ordre social où l'amitié et l'honneur sont des valeurs structurantes à portée sacrée, dont la violation entraîne une rupture de l'équilibre collectif. La sanction, souvent violente et ritualisée, n'a pas pour seule fonction de punir : elle vise à réparer symboliquement l'ordre moral et à réaffirmer les fondements normatifs de la société dogon.

2. La sacralité de la parole

Dans *L'Empreinte du renard*, la parole occupe, au sein de l'univers dogon, une position centrale qui excède largement sa fonction communicationnelle. Elle constitue un fait social total, profondément codifié et investi d'une dimension sacrée. Son usage est soumis à un ensemble de règles strictes de hiérarchisation, de légitimation et de contrôle, qui définissent à la fois les locuteurs autorisés, les circonstances d'énonciation et les objets discursifs recevables. Ainsi, l'acte de parole ne relève pas de l'initiative individuelle libre : il s'inscrit dans un ordre symbolique régulé par la tradition.

L'accès à la parole légitime dépend du statut social et rituel. Seuls certains acteurs - anciens, initiés, chefs de famille, autorités coutumières - disposent de la compétence reconnue pour aborder des questions sensibles, en particulier celles liées au sacré ou à l'ordre communautaire. Le conseil tenu sous le Togouna, lieu emblématique de délibération masculine, illustre cette organisation normative, de même que la réunion des notables placée sous l'autorité de Douyon,

assistant du Hogon. La parole y est collective, ritualisée, et toujours médiatisée par une instance légitime.

Les échanges entre les enquêteurs et le Hogon mettent en évidence cette conception exigeante et prudente du langage. La parole y est présentée comme une puissance ambivalente, dont l'efficacité ne dépend pas uniquement du savoir, mais aussi de la maîtrise de soi et de la sagesse : « La parole est difficile... sa force et sa justesse ne dépendent pas toujours du savoir. », (M. KONATE, 2007, p. 222). L'énoncé proverbial — « parle, mais ne dis pas tout ce que tu as dans le ventre », (M. KONATE, 2007, p. 222) — traduit une éthique de la retenue. La distinction opérée entre pensée et parole (« la parole qui ne franchit pas la barrière des lèvres s'appelle pensée » M. KONATE, 2007, p. 223) souligne que le non-dit fait partie intégrante du système discursif. Le silence n'est pas absence, mais composante signifiante de la communication. De même, l'idée que « la parole oublie parfois la sagesse, alors elle s'enivre », (M. KONATE, 2007, p. 224), insiste sur la nécessité de contrôler l'énonciation afin d'éviter les débordements susceptibles de troubler l'ordre social.

La suite des entretiens avec les chefs de famille confirme cette dimension institutionnelle et collective de la parole. Les déclarations sont harmonisées, dépourvues de dissension apparente, ce qui révèle une concertation préalable. L'uniformité du discours n'est pas le signe d'une absence de pensée individuelle, mais celui d'une discipline discursive orientée vers la préservation de la cohésion du groupe. La parole publique vise moins l'expression subjective que la réaffirmation d'un consensus communautaire.

Cette structuration du langage a pour fonction essentielle de protéger les savoirs traditionnels et de maintenir l'équilibre social. La sacralité de la parole se manifeste avec force dans le silence opposé à l'enquête policière : « Tout ce que nous venons de dire et d'entendre est enfermé avec nous dans notre tombe », (M. KONATE, 2007, p. 244). Ce pacte de silence, loin de constituer une carence communicationnelle, représente une forme active de résistance culturelle. Il empêche la divulgation de réalités jugées sacrées à des instances extérieures et marque une volonté de préserver l'autonomie symbolique de la communauté face à l'intrusion de l'État et de la rationalité administrative.

Ainsi, dans le récit, la parole apparaît comme un acte social, rituel et politique, porteur de pouvoir et de responsabilité. Elle structure les rapports sociaux, organise la circulation du savoir et délimite les frontières entre le dicible et l'indicible. Par son contrôle, la société dogon affirme la primauté de son ordre symbolique sur toute forme d'autorité extérieure.

3. La relation aux ancêtres et au monde invisible

Dans *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté, la relation aux ancêtres et au monde invisible constitue un fondement structurant de l'identité dogon. Le monde invisible n'y est pas conçu comme une simple survivance symbolique, mais comme une dimension agissante du réel, susceptible d'influer sur le destin individuel et sur l'ordre social. L'affirmation de l'assistant du Hogon - « je parle sous le regard de notre ancêtre Lèbè », (M. KONATE, 2007, p. 239)- exprime clairement cette inscription de la parole humaine sous l'autorité d'une présence ancestrale active.

Le roman met ainsi en scène une cosmogonie qui ne dissocie pas le visible de l'invisible. Les morts mystérieuses ne sont pas uniquement interprétées comme des faits criminels relevant d'une causalité empirique ; elles sont également perçues comme les signes d'un déséquilibre d'ordre spirituel. Le silence des habitants, la peur collective et le recours à des figures magico-religieuses traduisent l'idée que les forces invisibles interviennent concrètement dans le monde des hommes. Dans cette perspective, les ancêtres ne relèvent pas du seul registre mémoriel : ils sont conçus comme des instances régulatrices qui veillent au maintien des équilibres sociaux et cosmiques. L'autorité d'Amma, principe divin, et celle de l'ancêtre Lèbè fondent une interprétation sacrée de l'espace, de la vie et de la mort. La causalité ultime échappe à l'homme. La mort relève du domaine divin : « quelle que soit son intelligence, l'homme ne sera jamais dieu. La mort est l'affaire de dieu », (M. KONATE, 2007, p. 220). Et les événements tragiques sont lus comme l'expression d'une volonté supérieure plutôt que comme de simples infractions humaines :

« Votre erreur, c'est d'accuser un être humain d'accomplir ce qui est au-dessus de ses forces. Ce ne sont pas les serpents qui mordent, c'est Lèbè qui tue, car c'est lui le premier des serpents. Celui que vous prenez pour le maître des serpents n'est en réalité que le serviteur de Lèbè. En fait, entre vous et nous, il y a un problème de compréhension, parce que nous ne donnons pas le même sens aux mots. Nous, nous accomplissons la volonté d'Amma et de Lèbè ». (M. KONATE, 2007, p. 249).

En intégrant cette vision du monde à la trame policière, Konaté met en évidence la coexistence de rationalités distinctes et souligne que l'intelligibilité du réel varie selon les cadres symboliques mobilisés. La relation aux ancêtres et au monde invisible fonctionne ainsi à la fois comme cadre culturel, principe d'interprétation et ressort narratif majeur. Ainsi, selon la constatation de Taoussi Taoukamla Bichara (2023), le crime qui sert d'alibi au déroulement de l'enquête policière, ne s'impose pas comme une évidence. Il est plutôt dialectisé, c'est-à-dire étroitement lié à la vision du monde et à l'être des actants.

4. Solidarité communautaire et silence collectif

Dans *L'Empreinte du renard*, la solidarité communautaire au sein de la société dogon excède largement le cadre d'une entraide circonstancielle. Elle s'érige en principe organisateur fondamental de

l'ordre social, structurant les interactions interindividuelles à travers un réseau de normes, d'obligations réciproques et de conduites ritualisées. Elle relève ainsi d'un système axiologique intégré, indissociable des mécanismes de cohésion, de régulation et de reproduction du groupe social.

Parmi ses modalités d'expression les plus significatives figurent le silence collectif opposé à l'autorité extérieure, notamment à celle incarnée par l'institution étatique moderne. Ce silence ne peut être réduit à un défaut de coopération ni à une posture de résistance passive. Il constitue plutôt une stratégie sociale élaborée, historiquement et culturellement ancrée, visant à préserver l'intégrité du corps communautaire ainsi qu'à garantir la protection de ses savoirs, de ses codes symboliques et de ses équilibres internes. En ce sens, il fonctionne comme un dispositif de régulation, assurant à la fois le contrôle de la circulation de l'information et la maîtrise des modalités d'interaction avec l'altérité, particulièrement lorsque sont en jeu des réalités perçues comme sensibles ou relevant de la sphère du sacré.

Dans le roman, ce silence prend place dans une configuration socioculturelle au sein de laquelle la responsabilité s'inscrit dans une logique éminemment collective, l'individu se trouvant subordonné à la primauté du groupe. Le commissaire Habib et l'inspecteur Sosso se heurtent précisément à cette rationalité communautaire, irréductible aux catégories d'analyse propres à l'appareil judiciaire moderne. Leur tentative de désigner certains anciens comme coupables ou complices de meurtres se solde par une fin de non-recevoir, exprimée par Douyon, assistant du Hogon, à travers une déclaration sans équivoque : la communauté n'éprouve aucun regret et demeurera « solidaire jusqu'à la mort », (M. KONATE, 2007, p. 249).

Cette prise de position peut être interprétée comme une réponse socialement codifiée à l'irruption d'une rationalité administrative exogène, perçue comme structurellement inapte à appréhender la complexité d'un ordre social fondé sur le symbolique, la coutume et l'implicite. Ici une question de perception et d'ancienneté se pose : « de Pigui et du Mali, lequel est le plus ancien ? », (M. KONATE, 2007, p. 223). D'autant puisqu'aux dires du Hogon, « les Dogonos, nous sommes venus nous installer ici il y a plus de sept cents ans... avant que Pigui soit une commune, n'existait-il pas ? Les Dogonos sont-ils nés avec la commune ? », (M. KONATE, 2007, p. 219- 223). Toutefois, le texte souligne la lucidité du commissaire face à cette cohésion organisée : « le commissaire n'était pas dupe : ces vieillards-là s'étaient concertés avant la réunion, chacun savait ce qu'il avait à dire, il n'y aurait jamais de voix discordantes », (M. KONATE, 2007, p. 237). Cette observation met en évidence le caractère concerté et normativement encadré de la parole communautaire, qui relève moins de l'expression individuelle que d'une stratégie collective de maîtrise du discours.

Dès lors, la solidarité, qui s'exprime autant par le silence que par la parole contrôlée, apparaît comme un véritable opérateur de préservation identitaire face aux dynamiques de modernisation, perçues comme susceptibles d'entraîner une désarticulation des cadres symboliques et des équilibres sociaux traditionnels.

5. Ritualité et transmission culturelle

Dans ce roman, la ritualité constitue un principe central de compréhension du monde social dogon. Elle ne se limite pas à un simple décor exotique ou folklorique, mais organise de manière opératoire les relations entre visible et invisible, vivants et ancêtres, individu et communauté. *L'Empreinte du renard* met ainsi en évidence que le fonctionnement du groupe repose sur un ensemble de pratiques symboliques dont la cohérence dépasse la compréhension des représentants de l'État moderne.

La figure du Hogon illustre cette articulation entre pouvoir symbolique et organisation sociale. Son autorité n'est pas uniquement religieuse : elle concentre des dimensions cosmique, sociale et morale. Le Hogon déclare : « Moi, qui suis le Hogon, du matin au soir, je suis assis ici et j'attends que, chaque nuit, Lèbè, notre ancêtre, vienne me lécher et m'enseigner un peu de son savoir infini. C'est ma mission, c'est mon destin. Je l'assume », (M. KONATE, 2007, p. 220). Les contraintes rituelles qui entourent sa personne — isolement, prescriptions alimentaires, règles de contact — signalent que son corps même est intégré à un ordre symbolique. Sa fonction dépasse celle d'une autorité politique moderne : il constitue un point de jonction entre la communauté et le sacré, montrant que le pouvoir dogon est d'abord rituel avant d'être institutionnel.

La ritualité se manifeste également dans le traitement des événements violents. Les meurtres déclencheurs de l'intrigue ne sont pas appréhendés uniquement comme des infractions pénales, mais comme des perturbations de l'ordre symbolique et cosmogonique : « Il a eu tort, Lèbè l'a puni. Tout le monde s'y attendait à Pigui. Celui qui trahit ici doit payer. Lèbè ne pardonne jamais » (M. KONATE, 2007, p. 118). Les villageois, attentifs au respect des normes implicites, ne livrent pas une vérité factuelle mais se conforment à un cadre ritualisé de parole et de silence. Dans ce contexte, le silence collectif ne constitue pas une simple obstruction, mais un engagement symbolique : parler équivaut à intervenir dans l'ordre cosmogonique et social.

La transmission culturelle s'opère au sein de ce même cadre rituel. Elle ne passe pas par un enseignement explicite, mais par la participation aux pratiques et l'intériorisation progressive de normes implicites. La concertation des anciens avant leurs prises de parole — que le commissaire note lorsqu'il observe qu'« il n'y aurait jamais de voix discordantes » — révèle

que la parole publique est codifiée. Elle n'exprime pas l'opinion individuelle, mais un savoir partagé, fruit d'une mémoire collective et d'une expérience socialement intégrée.

La hiérarchisation du savoir se manifeste également à travers les interdits, les lieux sacrés et les figures traditionnelles, dont l'accès dépend du statut, de l'âge ou du degré d'initiation. La culture se transmet ainsi moins par explication que par immersion progressive dans un système de significations à respecter avant même de le comprendre. Les rites funéraires, les initiations et les pratiques cosmogoniques constituent un pilier de la reproduction culturelle. Le Dama, rituel emblématique, illustre parfaitement cette fonction :

« C'est un Dama, aujourd'hui [...] les masques vont apparaître dans l'ordre éternel... Après le «Brigand» apparurent le «Lapin» et le « Lièvre », avec leurs grandes oreilles caractéristiques, puis les jeunes filles peules, bambaras, dogons, dont les porteurs ont la poitrine ornée de faux seins et arborent un cimier cousu de cauris et de fausses pierres. Une longue procession de masques suivit ensuite, allant du goîtreux au vieillard en passant par la « Gazelle », le « Buffle », la « Biche », puis la « Dame supérieure », les « Kanaga », les «Maisons à étage», masques prolongés d'une planche de bois haute de plusieurs mètres, et enfin les « Échasses », des danseurs masqués montés sur des échasses. Les masques dansèrent en cercle, puis, chacun à son tour, s'inclinèrent, pour l'honorer, devant un ancien ayant occupé, avant eux, leur place dans la société des masques... », (M. KONATE, 2007, p. 249-251).

À travers ces mascarades, le rituel dépasse le simple hommage aux morts pour réaffirmer les équilibres sociaux et cosmiques, intégrer les nouvelles générations et réactiver la mémoire collective. Les rites de passage, notamment ceux liés à la mort, marquent des transitions codifiées qui réorganisent les positions sociales et renforcent les liens intergénérationnels. Par leur répétition codifiée et leur forte charge symbolique, ils permettent la mise en scène et la réactualisation des valeurs fondamentales- respect des anciens, appartenance communautaire, hiérarchies sociales, lien aux ancêtres- assurant ainsi la continuité culturelle face aux transformations induites par la modernité.

En définitive, *L'Empreinte du renard* montre que le rituel constitue le principal instrument de reproduction culturelle dans la société dogon. Il inscrit les individus dans une mémoire, une hiérarchie et un ordre du monde qui perdurent au-delà des personnes. La transmission ne relève pas d'un enseignement verbal, mais d'une immersion dans un univers symbolique où agir, se taire et parler sont déjà des formes de savoir.

III. DISCUSSION

L'analyse de *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté met en évidence un système de valeurs structuré, cohérent et opératoire au cœur de la société dogon. Ces valeurs régulent les interactions sociales, les modes d'interprétation du réel et la circulation du savoir. Confrontée aux dynamiques de la modernité et aux institutions extérieures, l'identité dogon telle que représentée par Konaté se déploie à travers la sacralité des valeurs morales, la parole codifiée,

la relation aux ancêtres et au monde invisible, la solidarité communautaire et la ritualité, offrant une perspective de résilience culturelle.

Chez Konaté, l'amitié et l'honneur ne sont pas de simples qualités individuelles, mais des piliers de la cohésion sociale. L'amitié engage la communauté entière, et toute transgression entraîne une rupture collective, comme le montre le cas de Nèmègo. L'honneur, de même, implique une responsabilité collective ; le décès de Yadjè, interprété comme une mort dans l'honneur, illustre comment la réparation morale se combine avec une sanction codifiée et ritualisée.

Cette organisation axiologique trouve un écho dans *L'Enfant noir* de Camara Laye, où le jeune narrateur apprend dès l'enfance à respecter l'honneur familial et les obligations collectives. De même, dans *Le monde s'effondre* de Chinua Achébé, Okonkwo illustre la centralité de l'honneur dans les relations sociales. Cependant, contrairement à Konaté où la communauté parvient à rétablir l'équilibre symbolique, la rigidité d'Okonkwo face aux changements induits par la colonisation conduit à sa chute (Achebe, 1972, p 241-254). Cette comparaison souligne la capacité particulière de la société dogon, telle que représentée par Konaté, à intégrer la modernité tout en préservant ses valeurs fondamentales.

La parole ritualisée est un vecteur central de régulation sociale. Seuls les individus légitimés par le statut, l'âge ou l'initiation peuvent parler sur des sujets sensibles, et le silence collectif constitue une stratégie protectrice face à l'intrusion de l'État moderne. Dans *Le monde s'effondre*, les conseils et proverbes des anciens remplissent une fonction similaire, orientant la prise de décision et préservant la sagesse collective. Le silence observé chez les Dogons n'est pas un manque de coopération mais une technique codifiée pour protéger le savoir traditionnel et l'autonomie symbolique de la communauté.

Chez Konaté, les ancêtres et le monde invisible agissent concrètement sur le réel. Les morts et événements tragiques sont interprétés comme des déséquilibres cosmiques, et la parole humaine s'inscrit sous l'autorité des ancêtres. Cette approche rejoint celle d'Ezeulu dans *La Flèche de Dieu* de Achébé (2000), où le prêtre traditionnel régule la société en s'appuyant sur le sacré et le monde invisible. De même, dans *L'Enfant noir*, la présence des ancêtres influence les décisions et le comportement du jeune narrateur. Ces exemples montrent que la rationalité occidentale ne suffit pas à comprendre les sociétés traditionnelles, où le sacré et l'invisible déterminent la légitimité des actions.

La solidarité au sein de la communauté dogon dépasse la simple entraide : elle constitue un principe organisateur de l'ordre social. Le silence et la concertation préalable des anciens face aux enquêteurs illustrent une logique collective de préservation culturelle. Cette solidarité se retrouve dans *L'Enfant noir*, où la famille et le village orientent l'individu par des normes et

pratiques collectives, et dans *Le monde s'effondre*, où le groupe protège ses règles face à l'influence coloniale. Chez Konaté, la solidarité s'exprime à travers la parole codifiée et le silence, montrant que la cohésion du groupe constitue une stratégie active face aux perturbations externes.

Le rituel est l'instrument central de reproduction culturelle. Dans *L'Empreinte du renard*, le Dama et les autres cérémonies organisent la relation entre vivants et ancêtres, les hiérarchies sociales et la mémoire collective. Chez Laye, les rites initiatiques permettent à l'enfant de comprendre sa place dans le monde familial et social. Chez Achebe, les cérémonies structurent l'ordre social et symbolique. Dans tous les cas, la répétition codifiée des rites assure la continuité culturelle malgré la modernité et la colonisation.

La confrontation de Konaté avec Laye, Achébé et d'autres romanciers africains montre que la littérature africaine explore de manière constante la tension entre tradition et modernité. *L'Empreinte du renard* se distingue par la capacité de la communauté dogon à négocier avec la modernité tout en préservant ses fondements symboliques, grâce à un système intégrant valeurs morales, parole codifiée, lien aux ancêtres, solidarité et ritualité. Cette résilience contraste avec les figures tragiques comme Okonkwo, pour lesquelles la rigidité face au changement conduit à l'effondrement de l'ordre social. Ainsi, Konaté enrichit le champ de la littérature africaine en proposant une vision nuancée des interactions entre continuité culturelle et transformation sociale, montrant que la modernité ne supprime pas la tradition, mais oblige à sa recomposition, donnant naissance à une identité dynamique, enracinée et résiliente.

CONCLUSION

L'analyse du roman *L'Empreinte du renard* a permis de mettre en lumière les fondements symboliques et sociaux de l'identité dogon, articulés autour de cinq valeurs majeures : la sacralité de l'amitié et de l'honneur, la parole codifiée et hiérarchisée, la relation aux ancêtres et au monde invisible, la solidarité communautaire exprimée notamment par le silence collectif, ainsi que la ritualité en tant que vecteur de transmission culturelle. Loin de constituer de simples éléments narratifs ou folkloriques, ces valeurs configurent un système normatif structurant, à la fois prescriptif, symbolique et performatif.

L'approche postcoloniale et afrocentrée mobilisée dans cette étude a permis de restituer à ces valeurs leur densité propre, en les analysant depuis leurs logiques internes, et non à travers des prismes exogènes. Ce déplacement épistémologique rend possible une lecture du roman comme espace de médiation entre rationalités traditionnelles africaines et dispositifs modernes de pouvoir et de savoir.

Ainsi, *L'Empreinte du renard* ne se limite pas à une intrigue policière inscrite dans un cadre culturel exotique : il s'agit d'un texte qui interroge en profondeur les conditions de coexistence entre différents régimes de vérité, différentes conceptions de la justice et du vivre-ensemble. En ce sens, le roman de Moussa Konaté apparaît comme un support littéraire de réflexion critique sur les enjeux identitaires, les résistances culturelles et les dynamiques de négociation entre tradition et modernité dans les sociétés africaines contemporaines. In fine, Konaté tout en laissant apparaître que la compréhension des codes culturels traditionnels est indispensable à la résolution des conflits, propose une réflexion critique sur la modernité et ses limites face aux enjeux des savoirs sociaux hérités.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ACHEBE Chinua, 2000, *La Flèche de Dieu*, Paris, Présence Africaine, 298 p.

ACHEBE Chinua, 1972, *Le monde s'effondre*. Paris, Présence Africaine, 254 p.

ASANTE Molefi Kete, 1987, *The Afrocentric Idea*, Philadelphia, Temple University Press, 256 p.

BHABHA Homi Kharshedji, 2007, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Fayot, 414 p.

BICHARA Taoussi Taoukamla, 2023, « *Énigme du crime : une quête de l'insaisissable dans le polar de MOUSSA KONATÉ* », in *Ziglobitha*, Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations, RA2LC n°07, Octobre 2023, p. 201-214, Côte d'Ivoire, Université Peleforo Gon Coulibaly – Korhogo. Disponible sur : <https://www.Ziglobitha.org>. Consulté le 08/02/2026 à 12 h 25 mns.

CAMARA Laye, 2007, *L'Enfant noir*, Paris, Pocket, 192 p.

DIOP Cheikh Anta, 1981, *Civilisation ou barbarie : Anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine, 526 p.

GRIAULE Marcel, 1975, *Dieu d'eau : Entretiens avec Ogotemméli*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 224 p.

KONATE Moussa, 2007, *L'Empreinte du renard*, Paris, Points, 288 p.

KANAMBAYE Drissa, TIMBINE Ali, YEBEIZE Ibréhima., 2025, « *Le Dama, mécanisme du vivre ensemble et objet de communication chez les Dogon au Mali* », in *Revue Internationale Donni*, Numéro spécial 4, Octobre 2025, p. 144-151. Disponible sur : <https://revuedonni.wordpress.com/>

YEBEIZE Ibréhima, 2025, *L'identité dogon dans les chants de masques : le dama de Tabanongou*, Thèse de doctorat en littérature orale, Bamako, Institut de Pédagogie

Universitaire (IPU), 282 p. Disponible sur : [https://theses.hal.science/tel-](https://theses.hal.science/tel-01111111)
<https://isidore.science>, <https://independent.academia.edu>, <https://www.lexilogos.com>

REVUE TOGUNA-USAGE RESTREINT